



DI ROSA

L'ŒUVRE
AU MONDE

ROUBAIX LA PISCINE

20 OCT. 2018
20 JAN. 2019

RÉ—
OUV
OCTOBRE 2018
ERT ROUBAIX
—URE LA PISCINE

Salvador Dalí
Virgen del arte blanco, 2010
Collection de l'artiste © ADAP, Paris 2018
Photo : © Galerie Louis Carré

La Piscine
23 rue de l'Espérance
59100 Roubaix
T. +33 (0)3 20 69 23 60

roubaix-lapiscine.com

DOSSIER DE PRESSE



Hervé Di Rosa, *Cabinet de curiosité – Étape 19 : Lisbonne, Portugal*, 2018. Azulejos peints à la main. Collection particulière.
© ADAGP, Paris 2018. Photo : Pierre Schwartz

Couverture : Affiche de l'exposition. Hervé Di Rosa, *Virgen del arte blanco*, 2013. Collection de l'artiste.
© ADAGP, Paris 2018. Photo : © Galerie Louis Carré

CONTACTS PRESSE :

Presse nationale et internationale

Valérie Gauthier
Agence Observatoire
T. + 33.(0)1.43.54.87.71
P. + 33 (0).82.46.31.19
valerie@observatoire.fr

Communication et Presse régionale

Marine Charbonneau
La Piscine
T. + 33.(0)3.20.69.23.65
mcharbonneau@ville-roubaix.fr

HERVÉ DI ROSA : L'ŒUVRE AU MONDE 20 octobre 2018 – 20 janvier 2019

Figure incontournable de la scène artistique contemporaine et acteur majeur de la *Figuration libre*, Hervé Di Rosa parcourt le monde, depuis les années 90, pour étudier comment les images se fabriquent ailleurs, et utilise des techniques locales dans ses propres créations.

La Piscine, dans le cadre de son exceptionnelle saison d'expositions de réouverture, présente, du 20 octobre 2018 au 20 janvier 2019, le travail qu'Hervé Di Rosa a réalisé lors des 19 étapes de son voyage artistique.

Hervé Di Rosa est de Sète. Il naît en 1959, dans cette île singulière comme la nommait Paul Valéry, autre sétois célèbre. Mais Sète, c'est surtout un port depuis plus de 350 ans. Peut-on voir là l'explication du goût de l'artiste pour le voyage, son appétence pour le monde ?

Depuis 1993, il a parcouru en 19 étapes, un monde géographique, un monde intime, un monde artistique, un monde humain. Voyage spatial et temporel.

Mais remontons le temps. Juin 1981, Bernard Lamarche-Vadel offre les murs de son loft avant déménagement à huit jeunes peintres dont Hervé Di Rosa. L'exposition s'appelle « *Finir en beauté* ». Durant l'été de cette même année, Ben invite dans sa galerie de Nice, deux des huit artistes, Robert Combas et Hervé Di Rosa, pour l'exposition « *2 sétois à Nice* ». A cette occasion, dans *Libération*, le 29 septembre il invente le terme « *Figuration Libre* » pour qualifier plus précisément la démarche de ces artistes : « *30% provocation anti-culture, 30% Figuration Libre, 30% art brut, 10% folie. Le tout donne quelque chose de nouveau* ».

Dans ses œuvres, Hervé Di Rosa revient à la figuration, en réplique à des décennies d'art conceptuel et intellectuel. Il mêle toutes formes d'art sans divergence culturelle et géographique, sans hiérarchie de valeurs entre culture et sous-culture. Ses œuvres invitent tour à tour, les beaux-arts et les arts appliqués, l'art brut et l'art cultivé, l'art occidental et non occidental. Il emprunte au graffiti, à l'affiche, à la BD, au Pop Art, au rock et au punk, à la culture des banlieues. Pendant quelques années, il exposera entre l'Europe et les États-Unis avec notamment Keith Haring

et Jean-Michel Basquiat. En 2000, Hervé Di Rosa fonde à Sète, le Musée International d'Art Modeste, le MIAM, parce que : « *Tout est art* » et « *Que ce soit avec un œuf Kinder ou avec un ex-voto, il faut savoir regarder. L'art modeste n'est pas un genre, c'est un regard différent sur les choses.* »

Globetrotter, vagabond, pèlerin, nomade, amoureux, Hervé Di Rosa voyage. Non comme un touriste mais comme ces compagnons du devoir, qui parcourent le monde pour rencontrer, pour apprendre et partager leur métier et leur art, curieux et attentifs aux autres. Hervé Di Rosa ne confronte pas l'artiste à l'artisan, il entremêle le savoir-faire de chacun en une œuvre commune, riche de cultures, d'expériences et de sens.

Dans cette œuvre au monde, rien d'exotique ou de colonial, mais une quête incessante d'images et de savoirs faire populaires dans l'altérité. Pas de lieux communs, pas de facilité, pas de clichés mais une attention particulière à repousser la normalisation des cultures, un désir profond d'échanges, une pluralité culturelle recherchée et valorisée.

De Sofia à Kumasi, de Porto-Novo à Patrimonio, de La Havane à Séville, de Tel Aviv à Miami, de Durban à Mexico, de Binh-Duong à Tunis, de Paris Nord à Little Haïti, de Fomban à La Réunion, d'Addis-Abeba à Lisbonne, avec de la toile, de la peinture, des câbles de téléphone, de la laque, des sequins, des broderies, des pierres, du bronze, de l'or, de la terre, du bois, des coquillages, de la céramique, de l'argent, des peaux tannées, du verre, du papier, de l'aquarelle, des perles... en partenariat avec les meilleurs artisans, Hervé Di Rosa, patiemment, généreusement poursuit son œuvre commencé il y a quelques décennies, peut-être sur le port de Sète.

Roubaix, ville-monde, se devait d'accueillir une sélection de ces réalisations et de présenter pour la première fois au public, et au cœur de l'exposition, les dernières œuvres céramiques d'Hervé Di Rosa, réalisées lors de la 19^e étape du tour du monde créatif de l'artiste, auprès des prodigieux artisans de l'entreprise Viúva Lamego, l'une des fabriques historiques d'azulejos du Portugal.

Commissariat Sylvette Botella-Gaudichon

Scénographie Cédric Guerlus/ Going Design

Catalogue publié à l'occasion de l'exposition aux éditions Snoeck, avec le soutien d'Art To Be Gallery.

Cette exposition a reçu le soutien important de la Région Hauts-de-France, de la Métropole Européenne de Lille et un mécénat exceptionnel de Viúva Lamego et de l'Ambassade du Portugal en France. La scénographie est réalisée grâce au généreux concours des peintures Flamant distribuées par Tollens.

En parallèle à cet événement, deux expositions sur l'artiste auront lieu dans la région sur la même période, *Hervé Di Rosa : Peintures, Peinture (1978-2018)* du 20 octobre 2018 au 19 mai 2019 au Musée du Touquet-Paris-Plage et du 14 décembre 2018 au 31 janvier 2019 à la Galerie Art To Be à Lille.

Chronologie

1959

Hervé Di Rosa naît à Sète. Son père, d'origine italienne, est employé par la SNCF à la gare de triage. Pour compléter son salaire, il s'emploie comme docker sur le port. Sa mère, d'origine espagnole, est femme de ménage.

Passionné de bandes dessinées, Hervé en dessine toute son enfance. Les mercredis et les samedis, il suit les cours de dessin aux Beaux-Arts de Sète.

1976

Hervé Di Rosa rencontre Robert Combas chez un disquaire de Sète.

1978

Il est reçu au concours d'entrée de l'École nationale supérieure des arts décoratifs de Paris où il étudie les arts plastiques, le cinéma d'animation et la vidéo. Dès les premiers jours, il y rencontre François Boisrond.

1979

Hervé partage avec Louis Jammes, rencontré à Sète, un appartement rue de Charonne.

En fin d'année, il peint une série de petits formats sur papier intitulée «Le Tour du monde». Il la juge aujourd'hui comme une annonce de son travail actuel.

1981

«Finir en beauté», sa première exposition en compagnie de Robert Combas, Rémi Blanchard et François Boisrond, a lieu dans le loft que vend le critique Bernard Lamarche-Vadel.

Ben Vautier leur trouve un nom : «figuration libre : 30 % de provocation anti-culturelle, 30 % de libre figuration, 30 % d'art brut et 10 % de folie».

1983

Lauréat de la fondation Médicis, il obtient une bourse qui lui permet de passer une année à New York. Il rencontre et travaille avec Keith Haring, Chuck Nanny et Kenny Scharf.

1984

Exposition à l'ARC, Musée d'art moderne de la Ville de Paris (5/5 Figuration libre, France-USA) avec Rémi Blanchard, Robert Combas, François Boisrond, Louis Jammes et les américains Jean-Michel Basquiat, Keith Haring, Crash, Kenny Scharf et Tseng Kwong Chi.

1986

La première exposition rétrospective de son œuvre est présentée au Groninger Museum aux Pays-Bas. L'exposition est reprise au musée Paul Valéry à Sète.



Hervé Di Rosa. Photo : Pierre Schwartz

1987

Avec son frère Richard et Hervé Perdrille, il fonde la Dirosarl et produit des objets.

1988

Le Musée d'art moderne de la Ville de Paris accueille «Viva Di Rosa», exposition regroupant peintures et sculptures.

1989

Dans un atelier publicitaire de Tunis, il crée deux sérigraphies de ses personnages René et Raymond. Leur nom est réalisé en lettrage arabe, sur du papier autocollant or et argent servant ordinairement de support aux sigles de la police tunisienne.

La collaboration avec des artisans d'un autre continent et d'une technologie approximative mais inventive donne à son travail un nouvel élan.

1993

Hervé Di Rosa séjourne à **Sofia, première étape de son tour du monde**, où il s'initie aux techniques classiques de l'icône bulgare dans l'atelier de restauration de Roumène Kirinkov. Toujours soucieux d'aller à la rencontre de nouvelles cultures, il apprend le maniement des couleurs à la détrempe à l'œuf. La présentation des «Dirosaïcones» sur le stand de la galerie Louis. En septembre il se rend au **Ghana, deuxième étape de son tour du monde**, dans l'atelier d'Almighty God Art Works à Kumasi. Il y apprend les techniques de peinture d'enseignes africaines. Plusieurs séjours seront nécessaires pour achever ces œuvres ainsi qu'une série de gravures sur bois, «Suite d'Afrique», éditée par les éditions de Ranchin.

1995

Au printemps, Hervé Di Rosa séjourne au **Bénin, troisième étape de son tour du monde**, où il réalise une série d'appliqués (tissus cousus suivant la pratique traditionnelle des tisserands des anciens rois d'Abomey).

Il fait un premier séjour au **Vietnam qui sera la septième étape de son voyage autour du monde**, où il travaille des panneaux de laque enrichis d'incrustations de nacre et de coquilles d'œuf chez le maître laqueur Lê Nghiêp à Binh Duong non loin d'Hô Chi Minh-Ville.

1996

Hervé Di Rosa se rend, au début du printemps, en Éthiopie à **Addis Abeba, quatrième étape de son tour du monde**, où il travaille selon les techniques locales. Les œuvres peintes sur des peaux de zébu ou d'agneau tendues sur des cadres en bois d'eucalyptus sont exposées, en novembre, à Paris à la galerie Louis Carré & Cie.

1997

Il effectue plusieurs séjours au Vietnam, à Binh Duong, afin de poursuivre le travail entrepris dans l'atelier du maître laqueur Lê Nghiêp.

Renouant avec une technique ancienne, Hervé Di Rosa guidé par Joseph Orsolini, s'initie à la pratique «a fresca» (pigments purs appliqués directement sur de la chaux fraîche), au cours de l'été, à **Patrimonio en Haute-Corse, pour la sixième étape de son voyage autour du monde**. Les fresques réalisées sur des châssis mobiles en châtaignier seront présentées lors d'une exposition itinérante en Corse durant l'été 1998.

Il se rend également en Afrique du Sud pour y préparer une série de travaux de vannerie en câbles de téléphone tels qu'en font les artisans Zoulous.

À la fin de l'année il part pour le **Mexique y préparer l'étape suivante de son tour du monde**.

1998

En février, il achève la réalisation d'une mosaïque en scories volcaniques et débris de corail blanc pour la médiathèque de la ville de Saint-Pierre de la Réunion. Pour la préparer, Hervé Di Rosa était déjà venu dans l'île en 1996. Il avait exécuté alors une suite de trente lithographies : «Tendres tropiques». Parallèlement il entreprend la réalisation d'un «Cabinet de curiosités» au palais aux Sept Portes, LAC (Lieux d'art contemporain) de la Fondation Mengin-Lecreux, en compagnie de vingt-huit autres artistes contemporains.

La maison de la Culture d'Amiens présente «Le Tour du Monde d'Hervé Di Rosa», première exposition réunissant des œuvres réalisées au cours des six premières étapes de son tour du monde.

En novembre, Hervé Di Rosa séjourne à **Durban en Afrique du Sud, huitième étape de son tour du monde** : il poursuit les travaux de vannerie en câbles de téléphone et tableaux de perles en verre et en plastique avec les artisans Zoulous et réalise une série de gouaches sur papier sur l'histoire de l'Afrique du sud. En décembre, il séjourne à **Cuba** où il commence une série de lithographies.

1999

L'exposition «Una Volta, Di Rosa in Corsica» rassemblant les œuvres «a fresca» réalisées en Corse, sixième étape de son tour du monde, est présentée à Bastia.

Après un court voyage à Istanbul (Turquie) pour une exposition au Centre culturel français, il séjourne de nouveau à Durban en Afrique du Sud.

En juin, il se rend de nouveau au **Mexique**.

2000

En Afrique du Sud, il achève les «Baskets-mandalas» en tressage de câble de téléphone, les tableaux de perles et les gouaches qu'il expose à Durban et Johannesburg.

Le 10 novembre est inauguré à Sète, le Musée International des Arts Modestes (MIAM) qui présente sa collection d'objets d'art modeste et celle de Bernard Belluc, mises en scènes par les artistes. Avec le MIAM, Hervé Di Rosa fonde un lieu destiné à mettre en regard l'art contemporain et d'autres formes d'expressions artistiques plus marginales.

2001

Il vit et travaille à Mexico. Il peint à la manière des ex-voto mexicains ou des muralistes et élabore avec des artisans de la ville de Métepec des «arbres de vie» en terre cuite peinte.

Le musée de Gravelines présente la presque totalité des estampes «Impressions autour du monde» qu'Hervé Di Rosa réalise parallèlement à ses peintures, durant ses séjours du tour du monde.

2002

L'ensemble des œuvres créées au Mexique (plus d'une centaine de peintures et sculptures, et des installations d'art modeste mexicain), est présenté dans une exposition itinérante dans les musées d'Oaxaca, Monterrey, Merida, Puebla et Mexico D.F. d'avril 2002 à mars 2003.

Durant l'été, le centre d'Art et d'Histoire du Château de Vascœuil retrace les dix étapes de son tour du monde dans l'exposition «Hervé Di Rosa. Tout un Monde».

Au mois d'août, il s'installe en **Floride, à Miami Beach, douzième étape de son voyage autour du monde**.

2003

Il entreprend la série des paysages de Miami, des sculptures en résine de polyester dans l'atelier d'Olivier Haligon ainsi que la première des «Miami pieces», ensemble de dizaines d'œuvres sur papier (dessins, collages, peintures, aquarelles) encadrées.

À Foumban, dans l'ouest du Cameroun, onzième étape de son tour du monde, il réalise, avec les artisans Bamouns, une série de plus de cent sculptures en bronze à la cire perdue selon une technique très ancienne des bronziers de cette région.

2004

Présentation à Aix-en-Provence de l'exposition «Hervé Di Rosa. Autour du monde, 10e étape : Mexico».

La galerie Louis Carré & Cie présente le deuxième volet de la dixième étape du tour du monde, Mexico, arbres de vie en terre cuite peinte, réalisés avec les artisans de Metepec et huit grandes peintures en référence aux peintres muralistes mexicains.

2006

La ville de Tunis organise avec l'Institut français l'exposition personnelle : «Retour à Tunis» comprenant des œuvres du tour du monde ainsi que 12 fixés-sous-verre réalisés en collaboration avec des artisans tunisiens.

La galerie du Dr Park près de Séoul en Corée du Sud présente l'exposition «Korea Fantasia» comprenant 12 peintures sur papier coréen. Le Bass Museum of Art de Miami Beach en Floride, États-Unis, expose «Made in Miami : Hervé Di Rosa's 12th stage Around the World» : peintures, sculptures et «Miami piece no 6» réalisés à Miami entre 2003 et 2006.

La Maison des Arts de Châtillon-sur-Seine présente en septembre : «DiroAfrica», réunissant des pièces des six étapes africaines (Tunisie, Ghana, Bénin, Éthiopie, Afrique du Sud, Cameroun).

À Santa Fé, au Nouveau Mexique, Hervé Di Rosa expose «Made in Miami : Hervé Di Rosa's 12th stage Around the World» chez Evo Gallery.

2007

Hervé Di Rosa et sa famille s'installent à **Paris**.

Dans son nouvel atelier parisien, Hervé Di Rosa commence les premières peintures de la série Paris nord et réinterprète les personnages de la «Diromythologie» – disparus de ses peintures en 1984 – dans des peintures signées «Di Rosa Classic».

2009

En août il quitte Paris pour **Séville** où il installe un nouvel atelier.

En novembre, exposition «Autour du monde. 17e étape : Paris nord» à la galerie Louis Carré & Cie.

2010

A Séville, il rencontre les artistes Manuel Ocampo et Curro Gonzalez.

2011

Il poursuit son travail entre Séville et Paris tout en continuant l'étape n°16 Jérusalem et Tel-Aviv. Il voyage aux Philippines pour une exposition personnelle et pour préparer une prochaine exposition du MIAM dont Manuel Ocampo est commissaire.

2012

Il expose 33 dessins du « panorama grotesque », qui en comporte 70 environ, à la Villa Tamaris dans l'exposition « Le tour des Mondes d'Hervé Di Rosa ». Il prépare avec l'artiste Curro Gonzalez l'exposition qui réunira la scène artistique de Séville au MIAM en 2014.

2013

Il s'installe indéfiniment à **Lisbonne** à partir de septembre. Du 25 octobre au 30 novembre, la galerie Louis Carré & Cie présente les œuvres réalisées à Séville, sous le titre «Pasaje Los Azahares 41003 Sevilla (Autour du monde. 18ème étape)».

Il poursuit le travail commencé pour l'étape 16 : Tel-Aviv Jérusalem.

2014

Il entame une série de tableaux en azulejos avec le céramiste La Viuva-Lamego, entreprise portugaise datant de 1849.

2015

Hervé Di Rosa poursuit le travail de la céramique au Portugal.

2016

La Maison rouge présente «Plus jamais seul. Hervé Di Rosa et les arts modestes» du 22 octobre 2016 au 22 janvier 2017.

2017

La galerie Louis Carré expose une quarantaine de céramiques peintes à la main par Hervé Di Rosa à la Viuva Lamego (Lisbonne, Portugal) entre 2014 et 2017.

2018

Le musée La Piscine de Roubaix présentera en octobre 2018 l'exposition « Hervé Di Rosa : L'œuvre au monde » où sont montrés pour la première fois les azulejos du Portugal ainsi qu'une rétrospective des précédentes étapes du projet *Autour du Monde* (1989-2018).

Du 20 octobre 2018 au 19 mai 2019, le Musée du Touquet-Paris-Plage présentera « Hervé Di Rosa. Peintures, Peinture 1978-2018 ».

ENTRETIEN : « Je ne voyage pas pour aller quelque part... »

Philippe Bouchet

Depuis plus de trente ans, à de rares exceptions près, on peut dire que l'œuvre d'Hervé Di Rosa ne s'est jamais écarté de l'ambition et du désir qui sont les siens : non pas renouveler la peinture avec on ne sait quel nouveau langage, mais plutôt, selon ses propres mots, « sa manière d'être perçue, d'être "produite", d'être vendue et d'être consommée ». Telle qu'elle s'est constituée et qu'elle ne cesse de se développer aujourd'hui, sa pratique aux innombrables et riches déclinaisons contribue à la véritable singularité de son acte créatif, semblant aussi durablement préparer la place qui est la sienne dans le paysage, celui qu'il traverse toujours avec la même hardiesse, celui de l'art contemporain s'entend.

Sans doute est-ce parce qu'il s'y sent dès ses premiers pas à l'étroit, qu'il le perçoit comme un univers refermé sur lui-même, qu'il peint en 1979-1980 une suite de onze dessins qu'il intitule de façon prémonitoire « À travers le monde », semblant envisager personnellement comme une possible option un voyage qui ne cesse de le conduire aux quatre coins de la planète pour entreprendre son travail, telle une fusée mise sur orbite et tournant autour de la terre. Cette intuition trouve d'ailleurs son expression au début des années 1990 lorsqu'il entame son aventure « Autour du monde », prolongeant ainsi le combat des idées et des images qu'il a fait sien depuis longtemps, à moins qu'il ne faille le lire comme un moyen de s'éloigner des rouages d'un système, celui du monde de l'art. L'essentiel, aime-t-il rappeler, est de « remuer la fourmilière, de ne pas rentrer dans le rang », convaincu de la nécessité de s'ouvrir aux autres pour nourrir et enrichir la voie qu'il entend tracer.

Il croit fermement à l'existence d'autres versants de l'art : la manière de laisser libre cours à son œuvre et d'élargir le champ de l'art avec le musée international des Arts modestes (MIAM) qu'il a créé à Sète en « alternative à l'arrogance culturelle », en portent témoignage.

Départie de toute posture intellectuelle et de toute idée reçue, dénuée de tout dogmatisme, cette attitude est aussi étrangère aux plaisirs des pérégrinations touristiques : pour lui, cela permet d'éprouver son travail, de le confronter et de le soumettre à de nouvelles techniques qu'il ignore et qu'il devra s'approprier jusqu'à les maîtriser. À l'évidence, il faut également y voir une façon de se mettre à l'épreuve des autres, car ce qui l'intéresse, insiste-t-il, c'est « l'énergie et le cheminement qui se dégagent des rencontres entre les êtres », avec la ferme détermination à vouloir faire

bouger les lignes, comme l'atteste l'entretien qu'il m'a accordé le 7 juin 2018.

Philippe Bouchet (Ph. B.) : Si tu veux bien, entrons immédiatement dans le cœur du sujet : avec son titre, « L'œuvre au monde », l'exposition à La Piscine de Roubaix attestera, me semble-t-il, de la particularité de ta démarche créatrice qui n'est peut-être pas encore totalement comprise. Ce qui m'étonne, c'est que tu as peint dès 1979 une série de petits formats sur papier intitulée « À travers le monde », avant même de voyager ! Penses-tu que ces œuvres prémonitoires doivent être appréhendées aujourd'hui comme les prémices de ta pratique future, de ton goût du nomadisme ?

Hervé Di Rosa (H. Di R.) : C'est fort probable. De toutes les façons, à l'époque, je n'avais pas les moyens de voyager en dehors de quelques allers-retours à Paris, dans la mesure où je ne payais pas le train, mon père travaillant à la SNCF. Dans les œuvres que tu cites, j'évoquais le continent africain, l'Asie, mais je n'y avais jamais mis les pieds. A Sète où j'ai passé mon enfance et mon adolescence, je voyais partir les bateaux... sans moi ! Cette série de petites œuvres témoignait de mon désir de voir du pays, c'est certain. J'ai toutefois dû attendre 1982 pour prendre l'avion pour la première fois à l'occasion de ma participation à l'exposition « Statement one. Four contemporary French Artists » à la galerie Holly Solomon à New York, avant que je n'y séjourne plus longtemps après avoir obtenu une bourse de la villa Médicis hors les murs. A ce moment-là, ma pratique artistique était liée à ma découverte du monde et de l'histoire de l'art. Avec raison, on peut dire que cette suite de dessins était prémonitoire de la vision globale de mon travail à venir.

Ph. B. : N'y avait-il pas alors dans ton cheminement l'idée consciente ou inconsciente, le désir même, de rechercher d'autres modes d'organisation, si ce n'est des systèmes marginaux ?

H. Di R. : Je ne sais pas, peut-être, mais je pense, aujourd'hui encore, que l'on peut ne pas avoir fait la Biennale de Venise, ne pas avoir participé à la documenta de Cassel et être quand même un artiste, vivre sa vie à l'écart d'un groupe, en retrait de ceux qui cautionnent, donnent un avis, avalisent.

L'histoire l'a montré je crois.

Ph. B. : Avec le recul, penses-tu qu'une exposition manifeste comme « Les Magiciens de la terre », présentée au Centre Georges Pompidou et à la Grande Halle de La Villette à Paris en 1989, a contribué à porter à maturation ton projet, à t'ouvrir à d'autres cultures ?

H. Di R. : Avec cette belle initiative de Jean-Hubert Martin, j'ai été conforté dans mon idée, dans mon analyse et ma vision des choses. A ce moment-là, j'avais voyagé aux États-Unis, en Europe, un peu au Japon, mais je ne connaissais ni l'Afrique ni l'Asie du Sud-Est. J'ai pris conscience qu'il y avait un artisanat à découvrir et une multitude de techniques à s'approprier.

Mes déplacements incessants sur plusieurs continents m'ont permis d'en approcher un certain nombre, d'en maîtriser quelques-unes, d'en utiliser ou de voir qui, dans le passé, les avait pratiquées. La technique de la peinture d'icônes, la détrempe, que j'ai étudiée en Bulgarie, date du VIII^e siècle et le maniement des couleurs délayées dans de l'eau additionnée d'œuf est très complexe. Tous ces apprentissages m'ont beaucoup ouvert et ont favorisé aussi ma compréhension d'autres artistes.

Voilà pourquoi les techniques m'intéressent.

Ph. B. : La critique a pu parler de la générosité de ta démarche. Pourtant, n'est-ce pas faire fausse route ?

H. Di R. : Pierre Restany avait en effet évoqué « la bonté du cœur » dans la préface du catalogue de mon exposition à la galerie Louis Carré en 1994, lors de la présentation de mes peintures sur bois réalisées au Ghana – ou j'ai appris les techniques de peinture d'enseignes africaines.

Néanmoins, je ne pense pas être plus généreux qu'un autre. Je dirai même que je suis aussi mégalomane et égocentrique, et que j'essaie de me soigner !

Je suis certain que tous les artistes sans exception défendent quelque chose et le mettent au-dessus de tout. Mon idée est plutôt de prendre en compte des productions, des techniques, des artistes et des artisans d'ailleurs. On ne peut que s'en enrichir, l'art occidental s'est toujours nourri des autres cultures. Néanmoins, le travail que je fais n'a rien à voir avec la générosité, il est du moins ancré dans une réalité, convaincu que je suis de la nécessité d'utiliser ce que le monde génère, toutes les images produites, dans leur diversité et leur richesse. En quelque sorte, les œuvres réalisées au cours de mes étapes autour du monde tendent à devenir collectives.

Ph. B. : Justement, comment perçois-tu le partage dans ce qui est devenu, peu à peu, un projet global ?

H. Di R. : C'est simple : je le vois comme un échange de savoir et de savoir-faire, à l'exact opposé du monde tout de même très unilatéral dans lequel nous vivons. Ce sont toujours les mêmes qui donnent, toujours les mêmes qui prennent, surtout dans l'art me semble-t-il ! Plus que tout, ce qui m'intéresse, c'est le changement permanent, la surprise qui intervient dans mon œuvre. Plus jeune, alors que j'utilisais des matériaux bruts, que je faisais beaucoup de monotypes, de linogravures, de peintures, j'avais le sentiment de ne plus arriver à

laisser quelque liberté que ce soit à la matière. Je me suis beaucoup interrogé avant de comprendre que la liberté pouvait être amenée, certes par de nouvelles pratiques de ma part, mais surtout par la main de l'autre. C'est en ce sens que je parle de surprise, quand la main de l'artisan intervient dans mon travail, qu'elle lui insuffle son énergie. J'aime aussi l'idée qu'il puisse s'emparer de mon inspiration en la réinterprétant. Ce n'est pas toujours le cas, mais il y a des endroits où l'interaction joue à plein et d'autres lieux où cela ne marche pas car la culture, les règles et les traditions ne s'y prêtent absolument pas. En revanche, partout, la curiosité domine. On imagine mal à quel point il y a chez eux un désir de savoir, d'échanger, de questionner, un intérêt pour Paris, pour la France.

Ph. B. : Dans ce cas, peux-tu nous dire comment l'arrivée d'un artiste comme toi est ressentie lors de tes voyages ?

H. Di R. : La plupart du temps, ils ne me connaissent pas ou se font une idée erronée de l'artiste que je suis. Pour ma part, à chaque fois, j'ai le sentiment d'arriver dans un monde neuf, sans a priori, où je ne suis ni célèbre ni méprisé. La collaboration avec les artisans s'établit sur la base d'une commande qu'ils honorent pour gagner leur vie. Ils sont rémunérés pour ce qu'ils font, c'est une relation honnête entre nous. En bons professionnels, ils tiennent à cela, car ils ont un savoir-faire bien précis. Ils n'ont évidemment pas besoin de moi pour vivre et ils m'apportent ce que j'attends d'eux : leurs manières, leurs styles, leurs capacités techniques.

Ce sont des gens qui ont une vraie construction personnelle et surtout une maîtrise des techniques qui repose sur plusieurs générations, comme c'est le cas des maîtres laqueurs vietnamiens. En travaillant sur des techniques anciennes qui ont tendance à disparaître, ou tout au moins à être oubliées, j'ai le sentiment non pas de les sauver mais, en toute humilité, de les faire renaître, de les faire connaître ou reconnaître à nouveau. Mon projet se doit d'être abordé aussi comme la mise en valeur de pratiques précieuses, de talents exceptionnels qui ne sont pas suffisamment utilisés dans le monde d'aujourd'hui. C'est une démarche de découverte esthétique, de prise en compte du monde, avec une forte teneur poétique.

HDR ou L'AMBULATION des IMAGES

Michel Gauthier

[...]

L'exposition de La Piscine, « Hervé Di Rosa : l'œuvre au monde », présente au public les panneaux d'azulejos produits à Lisbonne. Après avoir montré poterie et platerie à la Maison rouge (« Plus jamais seul. Hervé Di Rosa et les arts modestes », 2016), puis à la galerie Louis Carré & Cie (« Hervé Di Rosa à la Viúva Lamego », 2017), l'artiste livre à Roubaix ses autres céramiques lisboètes. Après avoir sans vergogne transféré ses images de la toile à l'assiette et au vase, c'est au carreau de faïence et à la tradition figurative et narrative qu'il véhicule que l'artiste abandonne ses images. Sur les cartes de l'art modeste, l'art décoratif occupe un territoire d'ampleur. L'intérêt de Di Rosa pour l'azulejo confirme cette place. Deux des panneaux de Lisbonne méritent tout particulièrement l'attention. L'un, *Panorama* (2018), porte bien son titre : une vue surplombante sur un paysage urbain avec des objets volants dans le ciel.

L'œuvre renvoie au genre pictural qui, apparu à la fin du XVIII^e siècle, a hanté tout le XIX^e pour connaître son apogée avec l'Exposition Universelle de Paris en 1900 : le panorama. Ces vastes peintures circulaires disposées sur les parois de rotondes se contemplaient depuis une plate-forme, donnant au public le sentiment de dominer la ville, dont il pouvait recomposer une unité qui commençait à lui échapper en raison du développement de l'univers métropolitain. Grâce à ces peintures, que le cartographe de l'art modeste situerait sans doute à l'intérieur des frontières de l'art commercial, se trouvait préservée certaine maîtrise du regard sur la ville. Il est instructif de constater que le voyage de Di Rosa ne s'effectue pas uniquement dans l'espace mais également dans le temps. La remarque vaut pour *O Museu da Prehistoria* (2015). Dans un musée d'histoire naturelle, des personnes portant des habits d'antan contemplent trois dioramas consacrés aux dinosaures. En 1994, à Kumasi, chez Almighty God Art Works, une peinture sur panneau avait été réalisée qui attestait déjà le goût de l'artiste pour le thème préhistorique : *Dirosa's Ark*, avec une meute de dinosaures. Les grands animaux de Lisbonne sont moins cartoonisants que leurs congénères ghanéens. Il est vrai qu'à l'époque évoquée par l'image, le cartoon n'existait pas encore. C'est que le diorama, comme le panorama, appartient à cet Âge « préhistorique » de la modernité, lorsque certains clivages n'avaient pas encore été définitivement tracés, lorsque l'avant-garde se rendait au Chat noir, le cabaret de Rodolphe Salis, pour à la fois écouter les chansonniers et regarder le théâtre d'ombres d'Henri Rivière – les silhouettes en acier découpé que Di Rosa conçoit en 2012, sous l'appellation de Théâtre d'ombres, témoignent de sa

sensibilité à ce moment protocinématographique de l'histoire du spectacle –, lorsque Georges Méliès se pensait illusionniste et non artiste. Les deux grands panneaux d'azulejos sont précieux : ils confèrent une profondeur de champ historique à l'entreprise de Di Rosa. Si ce dernier a des complices à Kumasi, Porto-Novo, Addis-Abeba, Durban, Mexico ou Foumban, il en a peut-être aussi à la fin du XIX^e ou au début du XX^e siècle.

Un double mouvement traverse le programme *Autour du monde*. Il s'agit, d'une part, d'arracher à elle-même, à son style et à son langage, l'iconographie qui vit le jour durant les années 1980, en la confrontant à des pratiques inconnues de l'artiste – avec une forte dimension « relationnelle », la collaboration artistique étant l'occasion d'échanges sociaux. L'autre motivation est la rencontre d'idiomes vernaculaires multiples et variés. Ce double tropisme s'est imposé à une œuvre née en pleine négativité punk, comme critique des certitudes et grandeurs du Bel Art.

La figuration se voulait libre non pas tant d'affirmer de nouvelles valeurs que de nier celles qu'un monde désormais sans futur lui avait léguées. En voulant dégonfler les baudruches du Grand Œuvre, l'artiste a logiquement rencontré des formes d'art qui n'avaient jamais prétendu à la distinction. En constatant que l'expression de la révolte pouvait devenir une *maniera*, que la figuration la plus libre menaçait de se réifier en un style, un code, il a pris le parti de livrer son imagerie à d'autres mains, d'autres métiers, d'autres contrées. Rejetée quand elle était familière, l'expertise technique, artisanale, une fois devenue étrangère, a suscité l'étonnement, le plaisir ; à travers elle, un pacte nouveau s'est noué avec le positif.

De même, modestes, vernaculaires, les formes ont retrouvé droit de cité en tant que telles. L'œuvre de Di Rosa est l'histoire d'un remarquable renversement dialectique : sous les « modestes tropiques », ou en tout cas ailleurs, autour du monde, la négativité initiale a été l'objet d'une relève. Il faut imaginer Joey Ramone en vie, demandant à un ensemble musical pratiquant le maqam, quelque part entre le Maghreb et la Chine, d'interpréter *I Wanna Be Sedated*.

Hervé DI ROSA, le contemporain de TOUT

Bernardo Pinto de Almeida

[...]

Les rencontres entre cultures : le Portugal

Dans cette nouvelle série d'œuvres, l'artiste poursuit sa recherche de contacts permanents avec la respiration la plus vive du monde. Hervé Di Rosa a décidé de s'approprier une forme traditionnelle et hautement prégnante de l'imaginaire portugais: l'*azulejo*. D'une grande diversité, ce matériau est devenu un élément de construction diffusé dans différents pays et régions au cours des siècles, souvent grâce à l'expansion maritime portugaise, assumant, dès l'origine, sa qualité de support pour une expression artistique populaire typique, reconnue comme véritablement nationale. Durant cette période, il perdit souvent son statut le plus strict de simple élément décoratif de peu de valeur intrinsèque, pour gagner une signification autrement ambitieuse.

Ce matériau banal, utilise tant pour son faible coût que pour les fortes possibilités qu'il offre pour donner aux constructions une dimension scénographique inattendue, efficace et pratique et à la fois élément visuel puissant, reflète, au-delà de la capacité de revêtement et de protection qu'il offre aux édifices qu'il recouvre, un véritable répertoire de l'imaginaire portugais. Tant dans sa préférence pour la description réaliste, que dans la communication de cette sensibilité si caractéristique de la culture ancestrale des Portugais, pour l'échange entre cultures et peuples, dans le sens d'une expansion pacifique et commerciale telle qu'elle a marqué la saga historique des grandes Découvertes à partir de la fin du XVe siècle.

Avec ses qualités scénographiques, et parfois monumentales, comme quand il décore les vastes façades des églises baroques des rues de Lisbonne, l'*azulejo* est certainement une des productions les plus originales de l'art portugais, par sa nature propre, à la fois grandiose et pauvre, ou, pour le dire d'une autre manière, d'un imaginaire riche conté à travers des moyens pauvres. Forme curieuse, car en même temps érudite et populaire, l'*azulejo* fait converger, sur le même plan visuel deux approches opposées en apparence, ou se reflète une certaine forme de l'histoire: celle d'une mémoire fixée par la tradition orale, des hauts-faits d'un peuple, ou s'expriment en même temps la mentalité et le goût de chaque époque. Il n'est donc pas surprenant que notre artiste qui depuis longtemps défend un art modeste, ait trouvé dans la forme hybride de l'*azulejo* – qui fut lui aussi une forme d'appropriation d'expressions antérieures comme la mosaïque arabe et l'email de la céramique chinoise, pour en faire un style, à la fois national et fruit d'un

métissage – le matériau idéal pour raconter le voyage au cœur d'un pays où il a vécu quelques années et a été fasciné par les modèles culturels et anthropologiques. De fait, Di Rosa correspond bien à la figure qu'autrefois, Hal Foster a appelé l'artiste comme ethnologue, tant sa pratique artistique intègre ce regard compréhensif sur les peuples qu'il visite au cours de ses voyages, essayant d'apprendre à leurs côtés ce qui lui permet de pousser plus loin ses expériences: ainsi l'a-t-il fait en Espagne ou au Mexique, au Cameroun ou au Vietnam. Le passage d'Hervé Di Rosa par le Portugal, où il a posé son atelier et réalisé une vaste œuvre, a été couronné par la rencontre avec cet art ancestral, je dirais même plus, modestement ancestral, de l'*azulejo*, auquel il a su consacrer une attention toute particulière, en réalisant d'énormes fresques dans la manufacture de traitement traditionnel de Viúva Lamego, où l'on produit encore aujourd'hui les meilleurs spécimens de cette ancienne et noble tradition portugaise, que d'autres artistes ont utilisée à leur façon (comme Paula Rego ou Alvaro Siza, pour mentionner deux cas exemplaires).

Sur ces gigantesques panneaux peints directement sur la céramique puis soumis à la fabrication traditionnelle de cuisson à hautes températures qui se pratique au Portugal depuis le XVIIe siècle, l'artiste a inscrit les figures de son propre imaginaire.

Mais en les mêlant aux images de l'imaginaire populaire urbain portugais: celui-là même qui recouvre de vastes panneaux les murs des jardins du Palais de Fronteira ou certaines églises dominant des places populaires, dans la géographie incertaine et délicate des villes portugaises. Nous revoyons ainsi tant les thèmes du tremblement de terre, dont perdure l'angoissante superstition depuis 1755, quand Lisbonne fut détruite, que les sagas des Découvertes, comme les ont racontées les chroniqueurs les plus délirants, tel Fernao Mendes Pinto, auteur de Pérégrination, cette anti-épopée d'un peuple qui a vu la déroute et ne s'est pas reconnu dans l'image de grandeur qu'on voulait lui conter.

[...]

Légendes Visuels Presse Hervé Di Rosa : L'œuvre au monde

20 octobre 2018 – 20 janvier 2019 / Roubaix – La Piscine

Les œuvres d'Hervé Di Rosa sont protégées par le droit d'auteur, géré par l'ADAGP (www.adagp.fr).

Elles peuvent être publiées aux conditions suivantes :

- Pour les publications de presse ayant conclu une convention avec l'ADAGP : se référer aux stipulations de celle-ci.
- Pour les autres publications :
- exonération des deux premières reproductions illustrant un article consacré à un événement d'actualité et d'un format maximum d'1/4 de page ;
- au-delà de ce nombre ou de ce format les reproductions seront soumises à des droits de reproduction ;
- toute reproduction en couverture ou à la une devra faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès du Service Presse de l'ADAGP ;

Le copyright à mentionner auprès de toute reproduction est : Hervé Di Rosa, titre et date de l'œuvre suivie de © Adagp, Paris 2018 et ce, quelle que soit la provenance de l'image ou le lieu de conservation de l'œuvre.



Hervé Di Rosa, *Cabinet de curiosité* –
Étape 19 : Lisbonne, Portugal, 2018
Azulejos peints à la main. Collection particulière.

© ADAGP, Paris 2018. Photo : Pierre Schwartz



Hervé Di Rosa, *Le Bonheur* –
Étape 1 : Sofia, Bulgarie, 1993
Tempéra et feuille d'or sur bois.
Collection particulière.

© ADAGP, Paris 2018. Photo : Pierre Schwartz



Hervé Di Rosa, *En pleine Tronche* –
Étape 7 : Binh-Duong, Vietnam, 1996
Laque, nacre et coquille d'œuf sur bois. Collection particulière.

© ADAGP, Paris 2018. Photo : Pierre Schwartz



Hervé Di Rosa, *La Ville aérienne* – Étape 19 :
Lisbonne, Portugal, 2018
Azulejos peints à la main. Collection particulière.

© ADAGP, Paris 2018. Photo : Pierre Schwartz



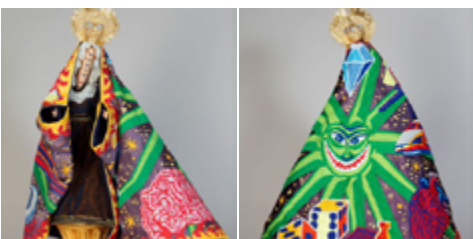
Hervé Di Rosa, *Tang* –
Étape 5 : La Réunion, Maurice, 1998
Tôle peinte
Collection de l'artiste

© ADAGP, Paris 2018. Photo : Pierre Schwartz



Hervé Di Rosa, *Mandala* –
Étape 8 : Durban, Afrique du Sud, 2000
Câbles téléphoniques tressés.
Collection particulière.

© ADAGP, Paris 2018. Photo : Pierre Schwartz



Hervé Di Rosa, *Virgen del arte blanco* –
Étape 18 : Séville, Espagne, 2013
Collection particulière.

© ADAGP, Paris 2018. Photo : Pierre Schwartz



Hervé Di Rosa, *Mister Africa* –
Étape 4 : Addis-Abeba, Ethiopie, 1996
Pigment sur peau d'agneau et cadre en eucalyptys
Lyon, collection privée

© ADAGP, Paris 2018. Photo : Pierre Schwartz



Hervé Di Rosa, *Guerrier et robot* –
Étape 15 : Tunis, Tunisie, 2006
Peinture sous verre
Collection particulière.

© ADAGP, Paris 2018. Photo : Pierre Schwartz

LA PISCINE

T. + 33 (0)3 20 69 23 60

lapiscine.musee@ville-roubaix.fr

www.roubaix-lapiscine.com

Facebook / Twitter / Instagram : @MuseeLaPiscine

ENTRÉE DU MUSÉE

23, rue de l'Espérance 59100 Roubaix

ADRESSE ADMINISTRATIVE

24, rue des champs 59100 Roubaix

HORAIRES D'OUVERTURE

Du mardi au jeudi de 11h à 18h

Le vendredi de 11h à 20h

Les samedi et dimanche de 13h à 18h

Fermeture le lundi, le 1^{er} janvier, le 1^{er} mai, le jeudi de l'Ascension, le 14 juillet, le 15 août, le 1^{er} novembre et le 25 décembre.

TARIFS

- Hors période d'expositions temporaires : Plein : 9 € / réduit : 6 €
- En période d'expositions temporaires : Plein : 11 € / réduit : 9 €

ACCÈS

o En voiture : à 20 min de la gare Lille Flandres, départementale D656 en direction de Tourcoing, sortie 10. Parkings à proximité du musée.

o En métro : prendre le métro ligne 2 puis descendre à l'arrêt « Gare Jean Lebas » ou « Grand'Place ». Le musée se trouve à 500 mètres. Il faut compter 30 min de métro depuis Lille.

o En train, arrêt à la gare de Roubaix. Le musée se trouve à 500 mètres.

o En bus : Ligne 32 ou Z6 arrêt « Jean Lebas »

o En vélo : V'Lille : station 220 arrêt « Musée art et industrie »

CONTACTS PRESSE

Presse nationale et internationale

Valérie Gauthier / Vanessa Ravenaux

Agence Observatoire

T. + 33.(0)1.43.54.87.71

P. + 33 (0).82.46.31.19

valerie@observatoire.fr / vanessa@observatoire.fr

Communication et Presse régionale

Marine Charbonneau

La Piscine

T. + 33.(0)3.20.69.23.65

mcharbonneau@ville-roubaix.fr



VILLE DE
ROUBAIX



Nord
le Département



CIC
Nord Ouest



TOLLENS



Le Monde

arte



.3 hauts-de-france



un événement
Télérama